

Le livre comme trésor

Aura, prédation et secret des manuscrits savants du Sud marocain

ROMAIN SIMENEL

Institut de recherche pour le développement (Paris)

romain.simenel@ird.fr

Aux confins des montagnes arides et des steppes désertiques du Sud marocain sont disséminées des bibliothèques d'anciens manuscrits aux pouvoirs édifiants, qualifiés localement de « diamants ». Parés d'un prestige considérable, inscrits dans la géographie et comme partie prenante du paysage, assimilés à une ressource naturelle à haute valeur matérielle, les manuscrits savants suscitent prédation et convoitise. Ce sont pour cette raison des objets précautionneusement conservés, protégés et cachés. La transmission de leur contenu doit rester un mystère, et leurs savoirs sont soigneusement dilués dans les vers poétiques du maître.

Dans tout le Maroc, le Souss (région de l'Anti-Atlas) et le nord du Sahara (régions de Guelmim, Tata et Zagora) sont connus pour leur richesse incomparable en matière de sources écrites du savoir. Le savoir lettré est contenu dans des manuscrits anciens qui portent sur des domaines aussi divers que le soufisme, la logique ancienne, l'algèbre, la médecine, la poésie, la grammaire, l'astronomie, le droit, etc. Le Maroc possède plusieurs centaines de milliers de manuscrits, principalement en arabe (mais aussi en hébreu), dont des dizaines de milliers d'ouvrages répartis dans plus d'une centaine de bibliothèques du Souss (Bennani 2007). Ces manuscrits, originaux et copies, ont été écrits entre le début de l'islam et le XX^e siècle, et sont précieusement stockés dans des bibliothèques sacrées situées dans des édifices religieux (*zawiya*, *medersa*), ou dans des bibliothèques familiales – de lignage maraboutique, le plus souvent. Lorsqu'ils ne sont pas tenus secrets au sein d'une bibliothèque, ces ouvrages sont conservés dans des sacs en cuir placés sur le dos des chameaux appartenant aux familles maraboutiques nomades qui sillonnent le Sahara. Réceptacles depuis des siècles de savoirs écrits en exil, ces bibliothèques sont des témoins de la richesse et de l'histoire de l'érudition musulmane aussi bien que de l'héritage qu'elle a reçu d'autres civilisations (babylonienne, grecque, romaine, hébraïque). C'est ainsi que dans les années 1950 fut découvert, dans la bibliothèque de la *zawiya* de Tamgrout, le manuscrit arabe le plus ancien du monde.

Aussi précieux soit-il, le contenu de ces manuscrits n'est pas seul à l'origine de leur valeur de trésor, surtout dans une société dont les membres

De jeunes étudiants lisent à haute voix leur
planchette devant des étudiants plus âgés, 2012.
(photo R. Simenel)

sont en grande majorité analphabètes. De nos jours, les savoirs contenus dans les manuscrits ne sont presque plus transmis. De plus en plus rares sont les étudiants islamiques ou les savants religieux venant les consulter. Si ceux qui ont accès à ces écrits érudits sont de moins en moins nombreux, tout le monde s'enorgueillit pourtant de les savoir bien gardés. Même s'ils ne sont plus consultés, les manuscrits continuent d'être perçus comme un trésor doté d'une réelle valeur matérielle accordant au Souss une réputation érudite et magique. Mais qu'est-ce qui vaut donc à ces manuscrits une telle réputation ?

Comme l'écrit Clifford Geertz (1986: 139), « où que finissent les choses, elles commencent avec le Coran ». Les représentations liées aux manuscrits sont directement influencées par celles relatives au premier d'entre eux, à savoir le Coran. Le Coran fut révélé oralement au prophète par Jibril (l'ange Gabriel), le vingt-septième soir du mois de ramadan, celui-ci donnant l'ordre à Mohamed de le réciter (sourate 96, « Al Alaq », « L'adhérence ») :

Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux,
le Très Miséricordieux.
Lis, au nom de ton Seigneur qui a créé,
qui a créé l'homme d'une adhérence.
Lis ! Ton Seigneur est le Très Noble,
qui a enseigné par la plume [le calame],
à enseigné à l'homme ce qu'il ne savait pas*.

Même si cette version officielle de la révélation coranique est bien connue, une autre version de l'avènement sur terre du Coran circule de manière bien plus populaire et rituelle au Maroc, et particulièrement dans le Souss. Elle met en scène le livre en tant qu'objet matériel, et s'appuie sur la sourate suivante du Coran (sourate 97, « Al Qadr », « La destinée ») :

Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux, le
Très Miséricordieux.
Nous l'avons certes, fait descendre [le Coran]
pendant la nuit d'Al-Qadr.
Et qui te dira ce qu'est la nuit d'Al-Qadr ?
La nuit d'Al-Qadr est meilleure que mille mois.

Durant celle-ci descendent les Anges ainsi que l'Esprit, par permission de leur Seigneur pour tout ordre.

Elle est paix et salut jusqu'à l'apparition de l'aube*.

Lors de Lailata al Qadr (la « nuit du destin »), les Marocains, les mains jointes mimant le livre ouvert, scrutent le ciel en récitant le Coran dans l'attente de l'étoile filante qui fendra en deux le ciel, comme cela se serait déroulé lors de la descente du livre saint du plus haut des cieux à la terre des mortels à l'époque du prophète. Plus qu'une parole divine, le Coran est un objet du paradis que Dieu offre à réciter aux hommes, et la « nuit du destin » incarne au Maroc le moment le plus fort de la relation socialement partagée entre les croyants et l'objet rituel du Coran.

Mais le Coran est aussi un livre savant, et tous les autres manuscrits du savoir musulman sont censés lui être affiliés. Dans ces sociétés berbérophones en grande partie illettrées, l'écriture est considérée comme le fondement même de la vérité, elle est la voix de Dieu et, en tant que telle, le seul véhicule légitime du savoir. Pamphlets contre les mouvements extrémistes religieux, traités de logique ancienne, ouvrages de grands maîtres soufis ou encore manuels d'astronomie s'inspirant des calendriers babyloniens, peu importe le contenu : du moment qu'il s'agit d'un livre savant, le manuscrit est considéré comme un objet céleste doté d'un pouvoir magique sur le monde matériel. À ce titre, il est légitime pour tous de trouver les manuscrits en des lieux sacrés.

S'il est aisé d'identifier les motivations culturelles de la valorisation des manuscrits, il est bien plus délicat de savoir comment ceux-ci ont accédé au statut de trésor. Quelle place tiennent ces bibliothèques sacrées et leur collection dans l'univers religieux et symbolique du Souss ? Quels sont les caractères sociaux attribués aux manuscrits et à leur possession ? Qu'en est-il de la porosité entre le statut de l'écrit et celui de l'objet ? Est-ce le manuscrit lui-même qui, en vertu de son statut, de sa réputation, de sa mobilité ou même de son origine nomade, fait la valeur du contenu qu'il recèle ? Toutes ces questions trouvent réponses

*Traduction de Muhammad Hamidullah.



Manuscrit de *fiqh* (droit musulman), 2007. (photo R. Simenel)

en résolvant les trois grands mystères qui font qu'un manuscrit devient trésor en tant qu'objet : son aura, sa prédation, son secret.

L'aura du manuscrit et son empreinte territoriale

L'itinérance des manuscrits jusqu'aux pôles du savoir
Le développement des traditions savantes du Souss au nord du Sahara date du V^e siècle de l'hégire. Il fut probablement engendré par l'arrivée de plusieurs savants Andalous émigrés qui apportèrent avec eux des manuscrits (Al-Mokhtâr Al-Soussi² : I, 76 ; II, 249). Depuis l'aurore de l'histoire du Maroc, le Souss a toujours servi de zone d'exil pour les autres régions du pays et par-delà, et a accueilli nombre de savants exilés (Simenel 2010). La première *medersa* (école

coranique et théologique) scientifique ancienne érigée dans le Souss fut celle de Wakkak Ben Zelou Lamti, à l'ouest de la ville d'Agadir, qui compte parmi ses lauréats le fondateur de la dynastie almoravide Abdullah Ben Yassine (Afa 1999 : 1). Au tout début, le Coran et la Tradition du Prophète (*hadith*) y étaient enseignés exclusivement. Avec le développement de l'islam, la mosquée s'ouvrit aux études et aux nouvelles sciences qui dérivèrent de ces deux grandes sources islamiques. Ainsi apparurent des matières telles que le *fiqh* (le droit musulman) et la théologie. « Étant donné le rôle pédagogique joué par ces centres intellectuels que furent les mosquées, il était normal qu'on les dotât d'un endroit ou d'une pièce comprenant des exemplaires du Coran, des recueils de *hadiths* et quelques traités de *fiqh* dont se servaient aussi bien les étudiants que les maîtres. C'est ainsi qu'est née la bibliothèque en Islam, en liaison

2. L'ouvrage non daté de Mohamed Al-Mokhtâr Al-Soussi, intitulé *Khilâl Jazoula* (« À travers [la région de] Jazoula »), est le compte rendu des visites effectuées par son auteur aux bibliothèques du Souss entre 1942 et 1945 (Al-Mokhtâr Al-Soussi : IV, 199). (Note de la rédaction.)

avec l'espace sacré, à l'instar des bibliothèques antiques» (Binebine 1992 : 18).

Très rapidement, des bibliothèques ont été fondées au Souss par des savants, la plupart immigrés, dans les *medersa* et les *zawiya*. Ces dernières, sanctuaires rituels jouant le rôle de dispensaires pour les dévots d'un saint et les adeptes d'une voie mystique, étaient dotées, et le sont encore pour certaines, d'ateliers de restauration, de relieur et d'ornementation. Des catalogues y ont été établis en procédant à une classification systématique des ouvrages selon les différentes branches du savoir (Binebine 1992 : 111). Le prêt des livres était organisé, impliquant la tenue de registres, certaines *zawiya* telle celle de Tamgrout pratiquant même le prêt entre bibliothèques (*ibid.* : 112). Durant ces époques, l'opération de transcription fut active, plusieurs étudiants la pratiquaient comme profession et transcrivaient continuellement les livres dans les anciennes *medersa* du pays. Cette activité était accompagnée d'une circulation des manuscrits stimulée par les marchés aux enchères (*dlala*) de Fès, de Marrakech et d'autres anciennes villes marocaines (Afa 1999 : 2). La circulation des manuscrits savants ne se limitait cependant pas aux grandes villes du Maroc, elle concernait aussi les régions rurales qui disposaient même d'un accès direct aux fonds d'Orient grâce aux pèlerins se rendant à La Mecque (*ibid.* : 2). Le long de leur parcours ou sur place, les pèlerins achetaient en guise de souvenir des manuscrits d'Égypte, de Syrie, de Turquie, d'Iran ou même d'Inde dans l'intention de les lire, de les conserver ou de les offrir comme legs pieux aux savants des *medersa* et des *zawiya*. Le pèlerinage à La Mecque jouait «un grand rôle dans la propagation des livres parmi les intellectuels du monde musulman» (El-Fassi 1961 : 135). Tout comme le voyage de pèlerinage, les voyages d'études, de plaisance ou d'affaires, notamment en Andalousie, sont autant de raisons qui expliquent la richesse des collections de manuscrits du Souss et le caractère pluridisciplinaire de leur contenu. Le manuscrit du savoir est donc un objet qui a un itinéraire, un parcours.

L'afflux de manuscrits venus d'Occident et d'Orient a permis la naissance de bibliothèques familiales et personnelles. Pour la plupart, ces bibliothèques appartiennent à des familles savantes et maraboutiques, ou à des familles

de caïds locaux. Bien souvent, c'est le charisme d'un homme féru d'érudition, savant ou non, qui est à l'origine de la fondation d'une bibliothèque, un personnage dont le souvenir est préservé grâce à une généalogie à laquelle se rattachent les actuels gardiens des collections. Propriété des grandes familles savantes ou des *zawiya*, le manuscrit est associé à un territoire particulier auquel il confère une valeur érudite. De plus, au Sahara, les écrits continuent de circuler d'un centre religieux à un autre, d'une bibliothèque privée à une autre – certains, on l'a vu, sont même en mouvement permanent au sein des bibliothèques de nomades caravaniers portées à dos de chameaux. La tribu maraboutique Ouled Bou Sbah détient par exemple une collection contenant des ouvrages aussi riches et divers qu'un traité sur l'origine des langues sacrées, un manifeste contre le wahhabisme ou encore un manuscrit sur les recettes contre les insectes bibliophages. Nomadisant de centres de savoir en centres de savoir par-delà les frontières, de Sidi Ifni à Tombouctou, leurs ancêtres ont accumulé un véritable patrimoine universel du savoir lettré saharien. Mais l'itinérance s'achève parfois, et de nombreux mythes circulent sur l'existence de livres précieux enfouis dans les ruines ou les tombes de lieux solitaires. Tout est fait cependant pour que cela n'arrive pas. Les fonds de manuscrits des bibliothèques familiales ou personnelles finissent normalement par revenir dans le giron d'une *medersa* ou d'une *zawiya*.

Pour éviter la dispersion des manuscrits, une coutume commune au Souss veut qu'à la mort d'un savant, ses héritiers transfèrent sa bibliothèque à un autre savant de la même famille, ou à défaut à une *medersa* ou à une *zawiya* en guise de legs pieux (*wakf* ou *houbous*). Cette coutume est soigneusement respectée car une croyance obsède les familles au sujet des manuscrits : le livre qui n'a pas été consulté ou lu pendant une année devient source de malheurs et d'affliction. Comme le rapporte le chercheur marocain Omar Afa (1999 : 2), combien de fois a-t-on vu des familles propriétaires de manuscrits frappées d'épidémies, de mort ou de stérilité se débarrasser de leur bibliothèque par *wakf*, convaincus que les sinistres qui les accablent sont la conséquence d'avoir gardé les livres sans les avoir consultés ? Les épidémies, les famines, la peur, les guerres, les immigrations successives comptent parmi les



Zawiya et medersa de Sidi Ouagag à Aglou (en un seul et même édifice), spécialisées en astronomie, 2007. (photo R. Simenel)

raisons invoquées qui poussèrent les gens à enfouir certains de leurs documents dans les vestiges ou dans des endroits déserts, ou à les accrocher dans des musettes sous le dôme d'un mausolée. La malédiction qui lui est attachée attire ainsi de façon inexorable le manuscrit vers les foyers du savoir que sont *medersa* et *zawiya*.

Un régionalisme savant

L'effet d'inertie joué par les grands centres du savoir écrit que sont *zawiya* et *medersa* sur les manuscrits anciens justifie en partie la spécialisation disciplinaire des manuscrits des bibliothèques en fonction des régions. Chaque région du Souss est réputée pour un savoir érudit différent émanant d'un patrimoine écrit unique. La région d'Agrou est connue pour la collection de manuscrits sur l'astronomie de sa *medersa*, où l'on enseigne encore cette discipline à quelques étudiants. La *medersa* de Tissint, dotée de quelques volumes sur l'herboristerie, continue de former les herboristes du Maroc, tandis que celle d'Azarif dispense les meilleurs enseignements théologiques grâce à son fonds spécialisé. Le manuscrit savant donne sens au lieu où il est conservé. Parfois, l'architecture des *zawiya* témoigne de la spécialité des savoirs que renferment les manuscrits entreposés dans leur bibliothèque. Le maître de la *medersa* d'Agrou ne manque pas de souligner que celle-ci dispose de larges terrasses et de quelques minarets afin

d'accueillir les étudiants le soir pour des observations astronomiques. La *medersa* de Timguilcht, spécialisée en histoire et en soufisme, présente pour sa part l'aspect d'un bâtiment majestueux. Prenant l'exemple de la *zawiya* d'Assa, exempte de fenêtres, il ajoute que si le soufisme requiert des espaces de réclusion, tel n'est pas le cas de l'astronomie qui exige des espaces hauts et larges.

À chaque spécialité du savoir écrit correspondent une région distincte, une configuration paysagère et une architecture particulières. Tout est fait pour que cette géographie de l'érudition découle d'un processus « naturel » de distribution des manuscrits dicté par leur malédiction et les legs que celle-ci stimule : les manuscrits se seraient progressivement regroupés par régions en fonction du savoir qu'ils portent. Chaque savoir écrit aurait de cette façon trouvé sa niche de prédilection.

Cette distribution régionale des manuscrits en fonction de leur spécialité (poésie ancienne, astronomie, botanique, logique ancienne, etc.) offre à tout un chacun (lettré ou non) une lecture géographique et paysagère du savoir érudit. Les *zawiya* et les *medersa*, les paysages dans lesquels elles s'insèrent et leur architecture respective constituent autant de points de repères permettant à chaque habitant du Souss de dresser une carte mentale de la répartition des savoirs écrits dans son pays.



Zawiya et medersa de Tinguilcht (en un seul et même édifice), spécialisées en histoire, 2007. (photo R. Simenel)

Le manuscrit « philosophal » comme ressource naturelle

Parmi tous les manuscrits du Souss, il en est qui relèvent du domaine de l'extraordinaire. Ces « diamants » sont des livres perdus qui contiennent des parties oubliées de l'histoire, des vérités existentielles ou des explications cosmologiques cachées aux mortels. Les rumeurs vont bon train les concernant, y compris parmi les historiens marocains et français. Certains parlent d'une version des Psaumes (*Zabur*) de David écrite en grec sur parchemin doré incrusté de pierres précieuses que Tariq ibn Ziyad aurait rapportée d'Espagne (Binebine 1992 : 20). D'autres, tel Évariste Lévi-Provençal (1925 : 173), soupçonnent Ibn Khaldoun (1332-1406) d'avoir alimenté son histoire des Berbères par sa consultation, au Maroc, de la traduction arabe des décades de Tite-Live et de l'histoire romaine de Salluste dont l'Occident a en partie perdu la trace. Enfin,

nombreux sont ceux qui attestent la présence de traités de magie et de religion hébreux dans telle ou telle bibliothèque du Souss. Légende ou pas, « c'est dans la bibliothèque de la *zawiya* de Tamgrout, l'une des plus riches du Maroc, que fut découvert le manuscrit arabe le plus ancien du monde. Il s'agit d'un livre sur la généalogie de Quraysh intitulé *Hadf Qurays*, de Mu'arrag ibn 'Amr ibn al-Harit al-Sadiri mort en 195 /810» (Binebine 1992 : 220).

Outre la portée historique des manuscrits, ces derniers auraient aussi une portée politique ou plutôt géopolitique, et cela, dit-on, depuis que Suleyman³ utilisa le livre des *Détails essentiels* (*Daqiq al akhbar*), vieux manuscrit de sagesse (*hikma*), pour gouverner les *djinn* (génies), les animaux et le monde. L'implication géopolitique du manuscrit dépend en grande partie de son pouvoir magique. Une histoire très populaire dans le Souss prétend que les Berbères auraient vendu aux Américains et aux Occidentaux un livre sur

³. Au sein de l'islam, le roi Salomon est considéré comme un prophète.

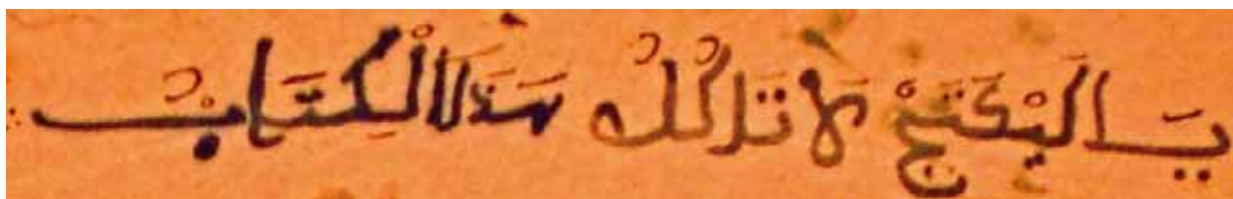


Zawiya d'Assa, spécialisée en soufisme, 2004. (photo R. Simenel)

le fonctionnement du monde, grâce auquel ils purent acquérir la technologie nécessaire pour construire des avions et des gratte-ciel. Mais, ajoute-t-on: «La faute aux Berbères qui n'ont pas su comment utiliser ce livre!» Cette dernière anecdote démontre à quel point le manuscrit est perçu comme une ressource exploitable permettant d'acquérir du pouvoir. Tous les savoirs et toutes les techniques d'Orient ou d'Occident seraient ainsi contenus dans les manuscrits du Sud marocain.

Resituées dans leurs paysages minéraux, les bibliothèques sacrées sont aisément assimilables à des gisements naturels. Les plus importantes bibliothèques du Souss sont logées dans des *zawiya*

construites au cœur de paysages montagneux, fonds de vallées ou fins de plateaux, réputés pour leur richesse en ressources naturelles. L'existence présumée de tunnels reliant divers lieux saints du Souss, de grottes et de mines abritant certains métaux et matériaux alchimiques (mercure, platine...), de végétaux ou d'animaux dotés de substances ou d'organes magiques, de trésors enfouis, d'ornements magiques des architectures sacrées (boule en trois métaux précieux), évoque une alchimie du paysage qui fait parfaitement écho aux savoirs métaphysiques que l'on prétend être contenus dans les manuscrits. Ces richesses naturelles sont perçues comme des traces de l'habitat de *djinn* musulmans, et sont autant de



Formule talismanique visant à repousser les *djinn* prenant la forme d'insectes bibliophages, 2007. (photo R. Simenel)

traits caractéristiques d'un espace vide, un *khalwa*, un espace propice à la retraite mystique. D'après les récits mythiques oraux du Souss, la lecture de manuscrits savants par de saints hommes a permis de convertir certains *djinn* à l'islam, lesquels en retour firent jaillir de la terre les ressources naturelles (Simenel 2010: 163). L'amalgame entre alchimie du livre et alchimie du paysage est autorisé par le pouvoir magique accordé à l'écrit savant. Le manuscrit stimule l'imagination quant aux effets des incantations savantes sur les éléments du paysage. L'écho est, à ce titre, le signe le plus fiable de la présence d'un manuscrit rare – d'un trésor en général. L'existence de manuscrits impose une lecture érudite du pays.

Perçu comme une ressource naturelle à l'instar du pétrole ou du phosphate, le manuscrit contribue à la richesse du pays, jadis par ses pouvoirs édifiants, intellectuellement fertiles, de nos jours par la manne touristique qu'il est susceptible d'attirer. Certains intellectuels vont jusqu'à mettre en balance, dans le contexte civilisationnel arabe, les ressources de pays disposant de pétrole et de ceux jouissant de fonds de manuscrits dont la valeur économique reste sous-estimée et sous-exploitée (Afa 1999: 4). L'origine étrangère des manuscrits et leur itinéraire n'est en rien antagoniste à leur caractère de

ressource naturelle locale. La bibliothèque est un gisement ancré dans le paysage et la métaphysique des éléments.

Quand la prédation du manuscrit renforce sa valorisation

La valeur de trésor des livres anciens est accrue par la convoitise qu'ils suscitent, sur laquelle surenchérit le mystère entourant la manière de les dissimuler: rangés dans des *zawiya*, emmurés dans des maisons ou enterrés dans des cimetières... La bibliophilie, qui consiste à enfermer ou à enterrer des manuscrits à jamais afin que les autres n'en profitent pas et que personne ne subisse leur malédiction, est une pratique courante dans le Souss. Il n'est pas rare de croiser, dans les contrées reculées du Souss, un officiant religieux ou un caïd portant à sa ceinture la clef d'une bibliothèque sur laquelle il veille jalousement. Les manuscrits seraient convoités, voire menacés. Mais par qui?

« Ne mange pas ce livre » : la prédation des *djinn*

Les premiers prédateurs incriminés sont les *djinn*, les génies de la tradition musulmane. Ces derniers ont l'habitude de se transformer en insectes bibliophages afin de détruire les manuscrits qui sont, au moins depuis le roi Salomon, à l'origine

de la domination des humains sur les autres créatures terrestres, y compris les *djinn*. Pour préserver les manuscrits des insectes bibliophages, il s'agit donc de les tenir à l'écart des *djinn*. Protégés par le pouvoir de la mosquée, toujours mitoyenne de la bibliothèque, les livres doivent encore être protégés individuellement. Pour cela, les *fuqaha* (officiants religieux) ont recours à des formules talismaniques par le biais desquelles ils peuvent délivrer un message aux *djinn*, leur interdisant de détruire ces livres. Une formule talismanique couramment utilisée s'adresse par son nom propre à un *djinn* emblématique de la catégorie des génies destructeurs de manuscrits, pour lui ordonner de ne pas manger le livre: « *Yâ Laykataj, lâ ta'kuluhu hâdha l-kitâb* », littéralement « Ô Laykataj, ne mange pas ce livre⁴ » (sous-entendu: ce livre qui est écrit d'une autre main). Le nom du *djinn*, Laykataj, évoque un mot magique fréquemment employé dans les manuscrits maghrébins et africains. La formule se termine par trois points en triangle, qui est la ponctuation habituelle de fin de verset dans les corans manuscrits, plaçant ainsi la formule talismanique sous la tutelle du livre saint.

Ces formules talismaniques sont souvent écrites avec de l'encre traditionnelle mêlée de poison pour *djinn* ou pour insectes bibliophages.

4. Formule traduite par Constant Hamès, à qui je dois également la précision qui suit.

مع امر من الزيت زفك الى وقت ظهور
باب قرا اذا النصب في العمل فليكتب
 دع ما ادع عند الفطار في بليهم
ق اهلك ما يشمتك قزها جيد واقتك
مع ولا تؤمنوا الا امر تبيع ال قولك
باب قرا اذا النجاة من كل عرو
 فليكتب **و** انسب الى ايد قاشمتك
 مرشتر **و** انسب الى فرر قاشمتك
مع هو الامن الا الله
 الا هو علم الغيب الى الله **باب**

م

L'encre est composée principalement du suint de la laine noire située au niveau des organes génitaux des brebis (*tafouzi*) mélangée aux fruits du câprier sauvage et, parfois, à du safran. Du sang de huppe fasciée peut être ajouté à cette potion afin d'accroître son pouvoir magique et de prendre le contrôle des *djinn*. Selon un processus analogique commun aux ontologies maghrébines, ces matières animales ou végétales sont censées transmettre à l'encre les vertus magiques des espèces dont elles sont extraites. Certains ouvrages sont entièrement écrits à l'encre magique, voire à l'aide de plusieurs potions différentes... ce qui rend la lecture de ces manuscrits des plus colorées. C'est le cas d'un manuscrit précisément consacré aux recettes contre les insectes bibliophages. Ce dernier, splendide esthétiquement, a la particularité d'avoir été rédigé avec des encres de diverses couleurs, chacune correspondant à un poison destiné à un type particulier d'insecte.

Plus un manuscrit est annoté de formules talismaniques protectrices, plus il gagne en valeur et plus il est convoité. Au point que bien souvent la formule talismanique est gage de la valeur du manuscrit.

La protection du livre comme acte de résistance à la colonisation française

Le Protectorat français est perçu comme une période de prédation à l'égard des manuscrits. Les colonisateurs français sont décrits par les Soussi (habitants du Souss) comme étant avides de livres savants, convaincus par l'ampleur de leur pouvoir magique. Des Soussi se souviennent qu'il arrivait à quelques habitants de régler leurs problèmes avec des officiers français en fournissant, à la demande de ces derniers, un manuscrit ou un document historique. Par ailleurs, des dizaines d'officiers et de professionnels étrangers auraient été employés à transférer le patrimoine écrit du Souss vers des bibliothèques et des musées étrangers. Les Soussi considèrent donc avoir été pillés par la France – sans même avoir eu l'opportunité d'accéder au contenu de ces ouvrages.

Avec le temps, le colonisateur devint l'une des hantises des propriétaires de manuscrits et une cause importante du phénomène de dissimulation des manuscrits, parfois exacerbé jusqu'à la bibliophilie. Préserver les manuscrits savants de la main des colonisateurs devint une des formes de la résistance à l'occupant. C'est dire l'importance qu'accordait la nation marocaine à son patrimoine écrit.

La peur de voir spoliés les trésors manuscrits fit le malheur de certains historiens tel Abderrahmane Ibn Zidane qui, durant les années 1930, ne put recueillir suffisamment d'informations au Souss pour écrire son ouvrage. Protectorat français oblige, il était muni d'une recommandation et bénéficiait de l'appui du gouverneur général des régions du Sud. L'historien revint bredouille en dépit de ses nombreuses visites de bibliothèques (Afa 1999 : 3). Tout le monde dans le Souss connaît aussi les tribulations du capitaine Justinard, surnommé « Captain Chleuh⁵ » pour ses compétences linguistiques (le chleuh étant le dialecte du Souss), à la recherche d'un manuscrit aux pouvoirs édifiants intitulé *Bada ou dnia* (« Le Commencement de la vie »). Pour arriver à ses fins, le capitaine français aurait emprisonné un célèbre officiant religieux, Sidi Mohamed ben Abdelkrim, qui refusait de lui céder l'ouvrage. L'arrestation du savant provoqua la révolte de tous les *tlba* (étudiants islamiques) de la région de Lakhsass, humains ou *djinn*, qui vinrent pour le libérer. Le manuscrit fut transféré en secret dans une autre bibliothèque, les listes et les catalogues furent brûlés afin de perdre toute trace de sa mention.

La lutte contre le pillage des manuscrits savants par les colons figure au premier rang des luttes de libération nationale, puisqu'on prétend que c'est en faisant usage d'un manuscrit de logique ancienne originaire d'Andalousie que le roi Mohamed V a pu convaincre les nations réticentes de la nécessité de son retour au Maroc depuis son exil malgache. Le départ des Français ne mit toutefois pas fin à l'angoisse associée à la possession de

5. En 1912, Léopold Justinard prend la direction, à Fès, d'un bataillon composé principalement de berbérophones du Souss. Déjà arabophone, il apprend auprès d'eux le tachelhit. En 1914, il publie un *Manuel berbère marocain, dialecte*

chleuh. Une mission dans le Rif lui donne l'occasion de publier, en 1926, un *Manuel berbère marocain, dialecte rifain*. Retiré du service après un accident, il passe le reste de son temps au Maroc à étudier la culture

berbère. Justinard a largement contribué à la connaissance de la littérature orale du Souss. Une partie de ses recherches est parue en 1930 sous le titre *Poèmes chleuh recueillis au Souss*. (Note de la rédaction.)

manuscrits savants. Il reste délicat de nos jours d'accéder aux fonds ou même simplement de parvenir à les localiser.

Des chercheurs de trésors aux gens du Golfe, la hantise du pillage des manuscrits

Outre les colonisateurs, une autre catégorie de prédateurs de manuscrits – locaux cette fois – est identifiée par les Soussi. Les écrits savants sont en effet avidement recherchés par des chercheurs de trésors souvent érudits, pour la plupart officiants religieux, provenant de diverses régions du Maroc. Bien souvent vouées à l'échec, leurs tentatives reposent sur l'emploi de procédés magiques (*tnzila*) destinés à localiser les manuscrits puis à les subtiliser grâce au concours de *djinn* préalablement amadoués. Au tableau des prédateurs de manuscrits, l'État est aussi pointé du doigt pour ses exactions contre des bibliothèques dotées de manuscrits à teneur politique gênants pour le pouvoir, tels les registres de correspondances royales (Ennaji & Pascon 1988).

Les relations entre les pôles traditionnels du savoir érudit et l'État marocain ont toujours été très sensibles : objets de savoir et objets magiques échappant à l'emprise du sultan, les manuscrits endossent un rôle de contre-pouvoir. Le proverbe berbère, « le savoir donne la royauté, la royauté ne donne jamais le savoir (*Al 'ilm ar yaka tagldit, tagldit our a taka al 'ilm*) », résume à lui seul la position des *zawiya* à cet égard. On comprend mieux dès lors pourquoi certaines *zawiya*, revendiquant une autonomie de pensée, seraient la cible de formes de répression étatique. On évoque ainsi la nuit de l'incendie criminel de la bibliothèque de la *zawiya* de Sidi Ahmed ou Moussa, dans les années 1980, au cours de laquelle les officiants purent sauver des flammes une partie des collections et les déplacer héroïquement, à pieds vers une autre *zawiya* (Pascon 1984).

Depuis quelques années, de nouveaux types de pillers de livres sont apparus : marchands et collectionneurs, essentiellement saoudiens. Avec l'émergence de courtiers ou d'intermédiaires qui s'évertuent à alimenter les marchés de collectionneurs ou de musées, de nombreuses familles auraient été incitées à vendre leurs fonds de manuscrits. Des hommes fortunés d'Arabie saoudite viendraient chercher au Souss des traités magiques, des secrets ésotériques permettant de se concilier les *djinn* ; d'autres, musulmans

radicaux, seraient à la recherche d'anciens traités anti-wahhabites si subtils qu'ils constituent un danger à détruire. Tout porte à croire que le processus de perte du patrimoine écrit, amorcé sous le Protectorat français, ne connaît pas de fin, et qu'en quelque sorte le Souss n'a d'autre choix que de se positionner en martyr du patrimoine écrit national.

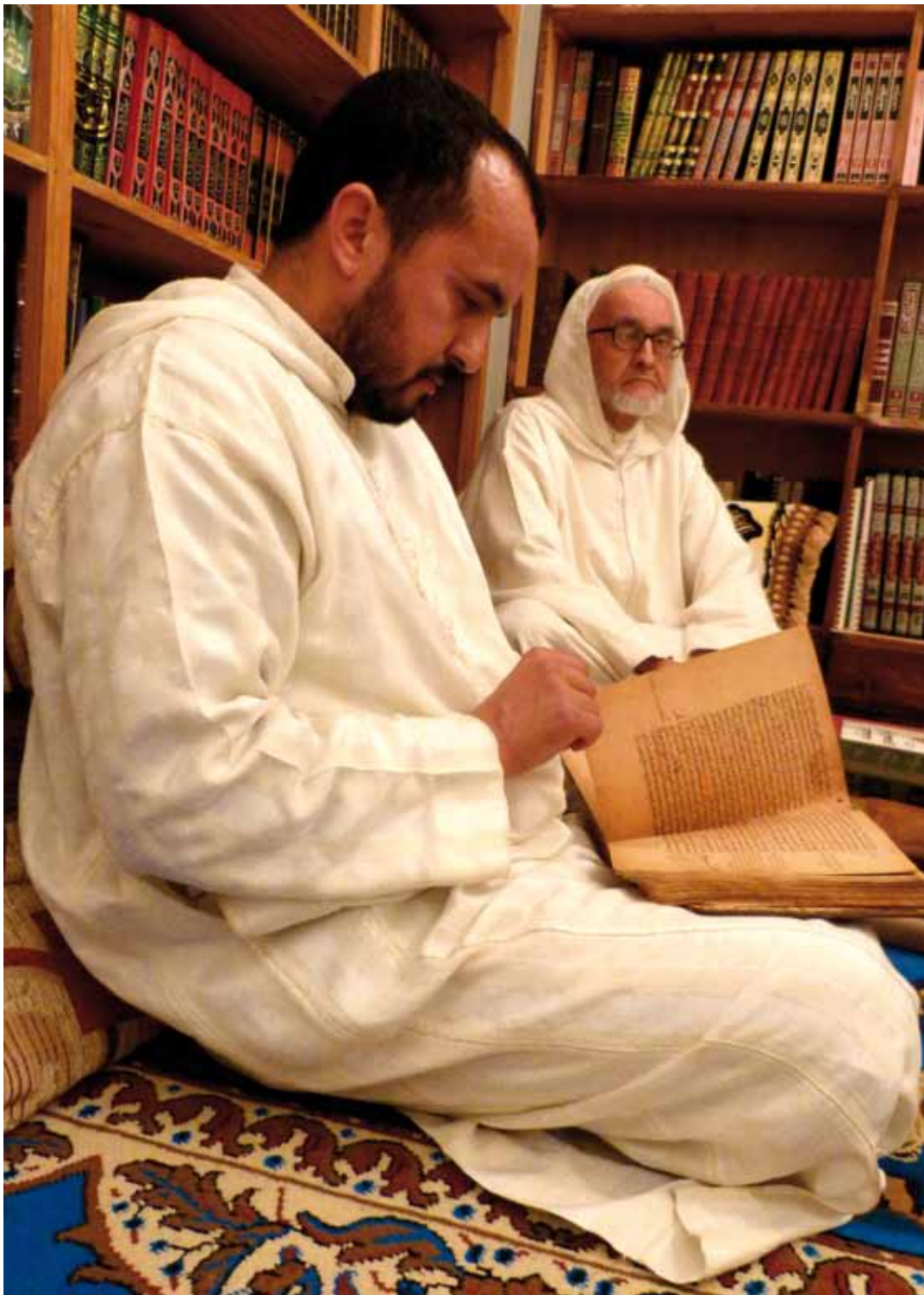
Force est de constater que la prédation fait partie du processus local de mise en patrimoine des manuscrits du savoir : l'un des critères de valeur du livre est le degré de menace qui pèse sur lui. Plus le manuscrit est convoité par les *djinn*, les chercheurs de trésors ou les Saoudiens, plus il est agrémenté de formules talismaniques qui à leur tour participent de sa puissance et de son prestige. La notion de *kenz*, de trésor, si présente dans le Sud marocain, gagnerait à être prise en compte dans la compréhension des formes locales de patrimonialisation des savoirs.

Le manuscrit, boîte de Pandore de la transmission des pouvoirs

Les manuscrits étant la proie de si nombreux prédateurs, comment ont-ils pu être préservés et transmis jusqu'à nos jours ? Quelles sont les valeurs sociales qui accompagnent leur transmission dans un monde en grande majorité analphabète ? La possession du manuscrit en tant qu'objet donne accès à des pouvoirs et des statuts étroitement connectés aux savoirs contenus dans l'ouvrage. Il n'est pas nécessaire d'y accéder par la lecture. De ce point de vue, le manuscrit est traité comme un objet de filiation bien plus que d'érudition.

La filiation prophétique par le livre

La possession du livre en tant qu'objet peut avoir un impact sur la filiation des savoirs et des savants. Ainsi en est-il des manuscrits affiliés à Averroès. Selon les commentateurs de son époque, Ibn Roshd, de son nom arabe, serait mort à Marrakech en 1198 (Renan 2002 : 37). Son corps aurait été rapatrié en Andalousie à dos d'âne accompagné de son poids en ouvrages autographes. Les Soussi prétendent qu'une autre partie des manuscrits d'Ibn Roshd fut gardée par ses descendants restés au Maroc. Les descendants présumés d'Averroès résident aujourd'hui dans quelques *zawiya* du Souss où ils dispensent aux étudiants islamiques de la région l'enseignement du maître



Descendants d'Averroès dans la bibliothèque de la *medersa* d'Oukhribin, 2012. (photo R. Simenel)

– particulièrement la logique ancienne (*lmantiq*) – sur la base des fameux manuscrits. Cette situation prend valeur de symbole lorsqu'on sait que c'est par ce personnage que fut redécouverte la philosophie aristotélicienne en Europe.

Le maître de la *medersa* Oukhribin, Sidi Mohamed ou Abdelaziz, et son fils, Salah, qui se disent descendants d'Ibn Roshd, transmettent les connaissances du grand savant andalou à plus d'une cinquantaine d'étudiants et détiennent dans leur bibliothèque quelques manuscrits écrits de sa main. Ce qui caractérise en général de telles bibliothèques est qu'elles renferment non seulement des versions originales mais aussi des copies établies et annotées par les descendants, gage de l'authenticité et de la continuité de la filiation. Le savoir d'Averroès contenu dans ces manuscrits est resté jalousement conservé tout ce temps dans le giron des familles descendant du savant. Il en va de même pour les traités du Shaykh Mal' aynîn, autre figure érudite du Sahara, au début du XX^e siècle, dont la majeure partie est détenue par ses descendants dans plusieurs *zawiya*, de la région de Tiznit à celle de Smara⁶.

Plus encore que les filiations par le sang, les filiations par le livre sont des constructions sociologiques. Compléter la collection d'ouvrages des descendants d'un savant tout en intégrant sa famille par le biais du mariage revient à intégrer une lignée sacrée. Mieux : posséder les manuscrits d'un savant et en enseigner le contenu fait parfois office de filiation directe. Mais la filiation par le livre ne s'arrête pas là. Les descendants présumés d'Averroès posséderaient un arbre généalogique et sont reconnus dans la région comme *chorfa*, c'est-à-dire descendants du prophète Mohamed, alors qu'Averroès lui-même ne l'était pas. La possession de manuscrits met au jour un nouveau type de chérifisme, celui de descendants de savants. À ce titre, la filiation généalogique est un gage de la filiation du savoir et *vice versa*. De surcroît, cette filiation savante est intégrée à la seule filiation généalogique religieusement légitime qui soit en islam, celle issue du prophète Mohamed.

Mais le cas le plus probant du rôle de la protection et de la possession de manuscrits dans l'intégration

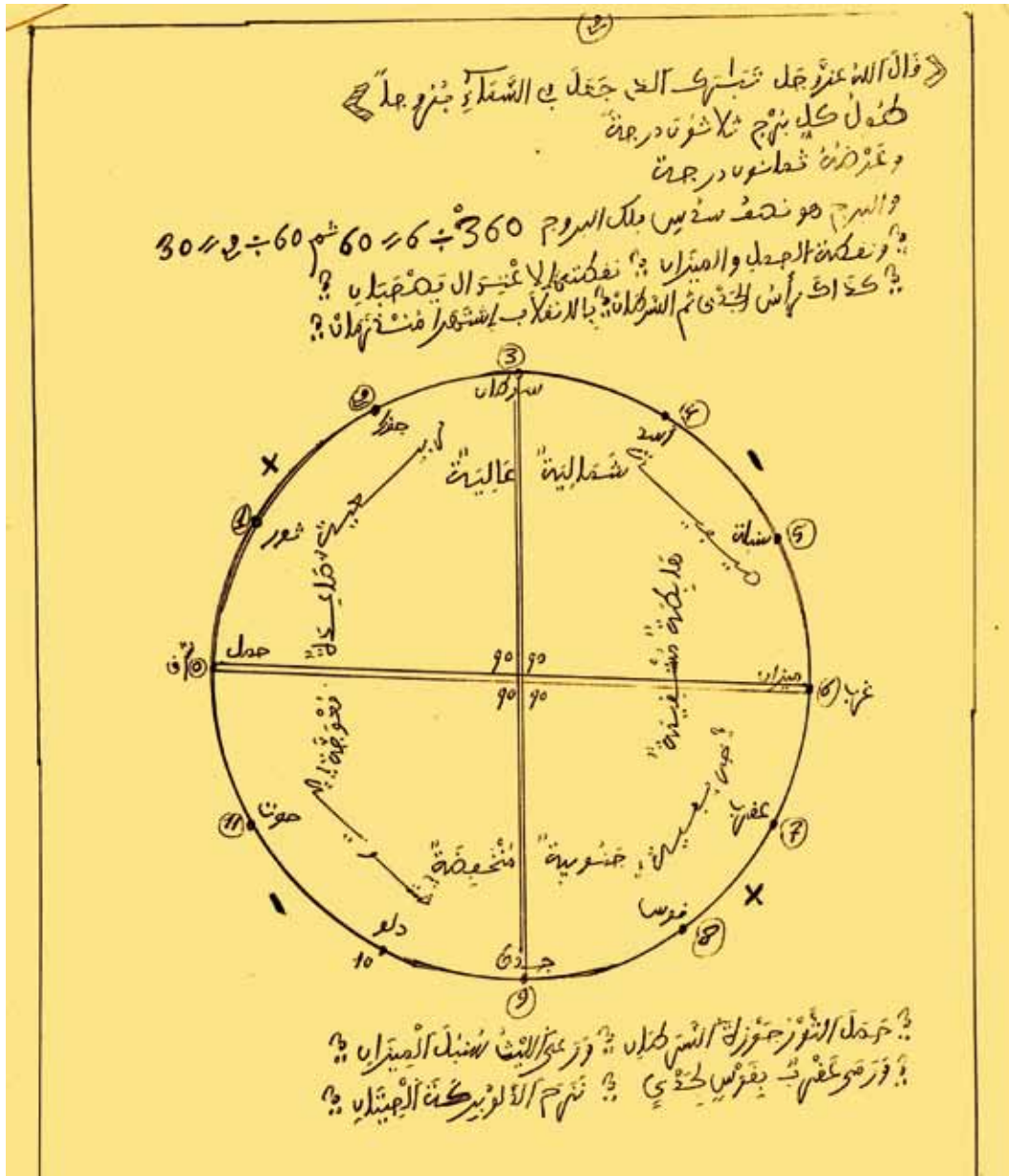
d'une généalogie savante reste sans nul doute celui des « femmes savantes » (*tigerssifwin*) du *douar* Aguerssif dans la région de Tafraoute. La légende raconte qu'il y a environ cinq siècles un saint du nom de Sidi Khalid ben Yahyia, savant et poète, et descendant du calife Othman, fonda le *douar* de Aguerssif. Ce savant ne laissa en guise d'enseignement écrit qu'un vers gravé en arabe dans la pierre – et qu'il aurait inscrit à l'aide de son doigt. Néanmoins, avant sa mort, sept femmes analphabètes du *douar* apprirent par cœur les dires du savant. Un scribe les transcrivit et leur remit le manuscrit. L'acte héroïque qui a permis la transmission et la rédaction des productions orales du savant poète doit encore de nos jours aux membres féminins des sept familles fondées par ces sept femmes de jouir du titre de « femmes savantes » et du statut de *chorfa*, descendantes du prophète Mohamed.

Face à la réappropriation des patrimoines religieux par le ministère des Affaires islamiques, instituée par le Protectorat français, la politique adoptée par les *fuqaha* consistant à privatiser les fonds bibliothécaires des *zawiya* et des *medersa* par le biais de la filiation généalogique des savants a été fortement dynamisée. Depuis la libération nationale, nombre de manuscrits savants sont devenus la propriété des *fuqaha* ou des *chorfa*, et ont été transmis de père en fils ou de maître à disciple. Alors que les *zawiya* et les *medersa* suivaient une logique collégiale (particulièrement confrérique) concernant la gestion des manuscrits, l'implication de l'État et les nouvelles menaces de prédation qui pèsent sur les livres savants ont induit les officiants religieux à recourir à la logique des liens du sang pour entériner la propriété du patrimoine écrit : la considération dont jouissent les manuscrits savants dans le Sud marocain met au jour des interactions sociales jusqu'ici insoupçonnées entre érudition et chérifisme.

Le secret des manuscrits dans la poésie du maître

Même si elles sont moins nombreuses que jadis, des *zawiya* et des *medersa* spécialisées dispensent un enseignement fondé sur les manuscrits qu'elles abritent. Les connaissances livresques sont certes

6. Pour plus d'informations sur les productions et la figure du Shaykh Mal' aynîn, voir Hamès (2001).



Page du cours d'astronomie du maître de la *zawiya* d'Aglou. La trigonométrie y est expliquée par le biais de vers de poésie. (photo R. Simenel)

transmises par la voix des maîtres officiants, mais sous la forme d'inspiration bibliographique jamais véritablement citée. Et pour cause, les énoncés de logique, les formules mathématiques, les règles de droit sont toujours enseignées sous une forme poétique, de sorte que la métrique du vers accompagne la mémoire des chiffres, des codes ou des lettres. Les tournures poétiques contribuent à rendre intelligibles et mémorisables

les logiques et les règles scientifiques. Le maître de la *medersa* d'Aglou, Sidi Mohamed bel Meqi, est un des cinq grands spécialistes marocains en astronomie traditionnelle. Ses références vont des calendriers babyloniens aux éphémérides de marins en passant par les grands astronomes arabes. À partir de ce patchwork de savoirs, il compose ses enseignements: l'extrait ci-contre témoigne de la manière dont il inculque à ses

disciples la trigonométrie et les algorithmes à l'aide de la poésie.

La poésie est le seul registre de l'oralité par lequel on peut transmettre le savoir écrit et religieux. De la trigonométrie zodiacale au bon usage de la trachéotomie, tout savoir ne peut être enseigné par les officiants religieux à leurs étudiants que par la plus grande maîtrise du verbe. Cette poésie est exprimée en dialecte berbère émaillé de nombreux termes arabes. Elle est ensuite reproduite à l'écrit, en arabe, sur des planchettes de bois par les étudiants. Transmettre et développer un savoir implique donc de créer et d'innover dans le langage. Le mathématicien, l'astrologue, le spécialiste de logique ancienne est aussi un officiant religieux, mais est avant tout un poète – c'est là ce qui fonde son autorité scientifique. Le savoir n'existe qu'à partir d'une source écrite mais qui ne se transmet que par la maîtrise de la plus accomplie des formes de l'oralité, la poésie.

C'est à l'élève, s'il le souhaite, de retrouver les inspirations bibliographiques du maître en demandant à consulter les ouvrages, en tout cas ceux à disposition dans la *zawiya* ou la *medersa*⁷. Si l'élève devient un grand savant à son tour, on dira que c'est parce qu'il s'est imprégné de la magie des manuscrits en les côtoyant. La relation particulière de l'élève aux manuscrits, encore plus que l'enseignement dont il a bénéficié, légitimera socialement sa connaissance et son ascension au rang de savant.

Conclusion

La situation du patrimoine écrit des bibliothèques sacrées du Sud marocain est aujourd'hui des plus paradoxales : une large communauté d'experts, ainsi que les autorités marocaines, reconnaissent depuis plusieurs années la valeur inestimable de ces manuscrits mais aucune action approfondie ni durable n'a été à ce jour mise en œuvre pour les restaurer, les traduire et les révéler. Pourtant, de nombreuses menaces pèsent sur leur survie : leur pillage par des revendeurs, leur destruction par des mouvements extrémistes religieux, leurs mauvaises conditions de conservation par manque

de moyens financiers et techniques, et l'absence de reconnaissance légale en tant que patrimoine. Peut-être parce que l'objet manuscrit engendre tant de rumeurs, de hantise et de passion, personne n'ose véritablement briser le secret de son existence sans connaître à l'avance l'ampleur de la portée de son contenu. La pertinence de la valorisation de ce patrimoine écrit n'échappe cependant à personne. Tout le monde est d'accord pour dire que le développement de ces pôles de savoir, en termes techniques et juridiques, permettrait de sauvegarder le patrimoine écrit, d'assurer sa transmission et sa diffusion, et de réactiver une filière de tourisme érudit dont pourrait bénéficier les régions rurales. Réactiver et non créer, car depuis 1991 déjà, on sait grâce aux travaux de Mohamed Berriane (1992 : 95) que les pôles du savoir que sont les *zawiya*, grâce à leur *mousssem* annuel (pèlerinage religieux doublé d'une foire marchande⁸), sont des destinations traditionnelles pour les vacanciers marocains.

Trésors et objets de prédation, les manuscrits sont un faire-valoir pour la réputation érudite des régions rurales et un contrepoids aux excès de la centralisation urbaine du pouvoir et du savoir. Ils sont aussi un gage d'ascension sociale des savants et un support de l'apprentissage poétique des connaissances. Telles sont les propriétés attribuées aux manuscrits du savoir dans le Sud marocain. Dans la représentation que les Soussi et les Sahariens du Maroc se font de la connaissance écrite, la vie sociale des manuscrits en tant qu'objets (leur itinéraire, leur prédation, leur transmission) prime ainsi sur leur contenu objectif. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AL-MOKHTÂR AL-SOUSSI MOHAMED, s. d.
Khilâl Jazoula, Tetouan, imprimerie Mehdi.

AFA OMAR, 1999
« Les fonds du patrimoine manuscrit à Souss. Un essai de mise en place d'une carte des bibliothèques Soussies », *Patrimoines islamiques dans le Souss*, actes du colloque éponyme organisé par l'université Ibn-Zohr d'Agadir (17-18 décembre 1999), Agadir, faculté des lettres d'Agadir, pp. 91-104.

⁷ Un peu à la manière des cours de Michel Foucault au Collège de France, pour lesquels il laissait le soin à ses étudiants d'identifier les références bibliographiques citées.

⁸ Sur les *mousssem* du Maroc, voir Romain Simenel (2011).

BENNANI OUAFAË, 2007 (14 janvier)

« Trésors des manuscrits marocains », *Le Matin*.

BERRIANE MOHAMED, 1992

Tourisme national et migrations de loisirs au Maroc. Étude géographique, Rabat, Publications de la faculté des lettres et des sciences humaines de l'université Mohamed-V, série « Thèses et mémoires ».

BINEBINE AHMED-CHOUQUI, 1992

Histoire des bibliothèques au Maroc, Rabat, Publications de la faculté des lettres et des sciences humaines de l'université Mohamed-V, série « Thèses et mémoires ».

EL-FASSI MOHAMMED, 1961

« Les bibliothèques au Maroc et quelques-uns de leurs manuscrits les plus rares », *Hespéris-Tamuda*, n° 47, vol. 2, fasc. 1, pp. 135-144.

ENNAJI MOHAMMED & PAUL PASCON, 1988

Le Makhzen et le Sous al-Aqsâ. La correspondance politique de la maison d'Igh (1821-1894), Paris/Casablanca, Éditions du CNRS/Éditions Toubkal, coll. « Les Cahiers du CRESM ».

FORTIER CORINNE, 2003

« Une pédagogie coranique. Modes de transmission des savoirs islamiques (Mauritanie) », *Cahiers d'études africaines*, vol. 43 (1-2), n° 169-170, pp. 235-260.

GEERTZ CLIFFORD, 1986

Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir, Paris, PUF, coll. « Sociologie d'aujourd'hui ».

HAMÈS CONSTANT, 2001

« Shaykh Mal'aynîn et les composantes de l'identité musulmane dans l'Ouest saharien (fin du XIX^e – début du XX^e siècles) », in *Pratiques et stratégies identitaires au Sahara*, actes du colloque éponyme (24-27 février 1999), Rabat, Publications de l'Institut des études africaines, série « Colloques et séminaires », pp. 153-190.

LEVI-PROVENÇAL ÉVARISTE, 1925

« Sur la prétendue existence d'une traduction arabe de l'œuvre de Tite-Live », *Revue archéologique*, série 5, tome 21, pp. 172-173.

PASCON PAUL, 1984

La Maison d'Igh et l'histoire sociale du Tazerwalt, Rabat, SMER, coll. « Atlas ».

RENAN ERNEST, 2002

Averroès et l'averroïsme, Paris, Maisonneuve et Larose, coll. « Maisonneuve et Larose ».

SIMENEL ROMAIN, 2010

L'origine est aux frontières. Les Aït Ba'amran, un exil en terre d'arganiers, Paris, CNRS éditions/Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Les chemins de l'ethnologie ».

SIMENEL ROMAIN, 2011

« Le grand commerce de la *baraka*. Les *moussems* du Sud marocain », in Franck Mermier & Michel Peraldi (dir.), *Mondes et places du marché en Méditerranée. Formes sociales et spatiales de l'échange*, Rabat/Paris/Beyrouth, Centre Jacques-Berque/Karthala/Institut français du Proche-Orient, coll. « Hommes et sociétés », pp. 215-225.

